

LEMIRE, Maurice, dir., *La vie littéraire au Québec. Tome II : 1806-1839 : le projet national des Canadiens*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992. 588 p. 45 \$

Rainier Grutman

Volume 47, numéro 2, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305230ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305230ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grutman, R. (1993). Compte rendu de [LEMIRE, Maurice, dir., *La vie littéraire au Québec. Tome II : 1806-1839 : le projet national des Canadiens*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992. 588 p. 45 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 47(2), 283–285. <https://doi.org/10.7202/305230ar>

LEMIRE, Maurice, dir., *La vie littéraire au Québec. Tome II: 1806-1839: le projet national des Canadiens*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992. 588 p. 45\$

Très tôt, le maître d'œuvre d'une «histoire littéraire» doit faire une série de choix d'apparence anodine, mais qui en réalité façonnent l'ouvrage avant même sa mise en chantier. Prétend-il à l'exhaustivité? il produit un ensemble disparate d'informations érudites; coule-t-il la Vérité dans un moule narratif? il devient forcément trop sélectif. C'est tomber de Charybde en Scylla. Dans la présentation générale de *La vie littéraire au Québec*, l'équipe du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) dirigée par Maurice Lemire cherche à éviter ces écueils monstrueux. D'une part, elle voue aux oubliettes la nomenclature des grands auteurs et des chefs-d'œuvre pour «cerner le fait littéraire non seulement grâce à l'examen des textes eux-mêmes, mais aussi par l'analyse du processus de leur production et de leur réception» (p. vii). Par la combinaison de notions provenant d'horizons théoriques fort variés (Habermas, Foucault, Dubois, Bourdieu et Angenot), elle compte reconstituer le «système synchronique d'interrelations» (p. xi) en vigueur au Québec de 1764 à 1914. D'autre part, afin d'extraire une image uniforme des données rassemblées, on a subdivisé la période étudiée en cinq étapes et l'ouvrage en autant de volumes.

Le deuxième tome s'intitule *Le projet national des Canadiens*. Il traite des trente-quatre années qui séparent la création du journal *le Canadien* (1806) de la remise du *Rapport Durham* à la reine Victoria en 1839 (si je ne m'abuse, car la périodisation n'est jamais abordée explicitement). Dans la

conjoncture globale de cette société, Belles-Lettres et Littérature n'occupent guère l'avant-scène. À peine si l'on peut dire que, «à partir de 1830, il se trouve dans les villes, en plus des lettrés sortis des collèges classiques, des gens suffisamment alphabétisés pour s'intéresser à la lecture des journaux» (p. 43). En effet, «l'essor de la lecture», condition *sine qua non* de l'autonomie, est essentiellement dû à la presse périodique. Michel Bibaud, Ludger Duvernay, Étienne Parent deviendront des rédacteurs dynamiques; François-Xavier Garneau et Georges Boucher de Boucherville comptent parmi les jeunes talents. En comparaison avec l'effervescence des feuilles locales, «le livre joue un rôle plutôt effacé» (p. 183) dans un marché saturé par les volumes français et anglais que les libraires canadiens commandent via Londres ou parfois via les États-Unis. Il n'est point étonnant, dans de telles circonstances, que des écrits d'ordre politique et même franchement polémiques occupent les principales cases du damier littéraire. Jusqu'à l'insurrection armée des Patriotes, Parent et Louis-Joseph Papineau vantent à qui mieux mieux leur projet: l'un avec une sage prudence, l'autre avec un courage exubérant. Aucun des deux cependant n'a jugé opportun de «réunir pour la postérité ses interventions conjoncturelles» (p. 485). De Parent, on possède quelques discours, mais de Papineau, on ne connaît que la décevante «réfutation» de Durham, qu'il publie dans la parisienne *Revue du progrès politique, social et littéraire*. En 1839, l'heure de la réappropriation du pays n'a pas encore sonné, en dépit des efforts conjugués autour d'un archiviste comme Jacques Viger.

Au fil des chapitres, se révèle de la sorte une production fort hétéroclite d'articles de journaux, de poèmes de circonstance, de monographies historiques ou géographiques et de correspondances privées dont une approche plus traditionnelle du fait littéraire n'aurait pu rendre compte, faute d'un outillage théorique adéquat. L'historien de la bonne vieille «littérature» se serait restreint à rapporter l'existence de l'unique roman (*l'Influence d'un livre* [1837] d'Aubert de Gaspé fils) et des quelques récits de voyage signés pendant la période étudiée. L'échantillonnage plus généreux de ce volume-ci (qui met à profit les recherches faites pour le *DOLQ*) permet à ses signataires d'observer les migrations discursives, de décrire les déplacements génériques, bref, de tâter le pouls de la *Vie littéraire au Québec*. Tout comme en Europe à la même époque, le cœur de la littérature bat dans les journaux et la presse s'avère une voie d'accès royale pour l'étude des conflits qui structurent un champ «encore virtuel» (p. 488). En tant que coupe synchronique, elle indique les multiples voies que les lettres francophones ont empruntées, et accorde aux traductions d'œuvres étrangères la place qui leur revient, à savoir au sein de la littérature cible (p. 364).

Exhaustif, l'ouvrage l'est donc à souhait, même trop parfois. Ses pages renferment certains textes qui ne sont jetés en proie au discours social que bien après 1839. Tel est le cas des lettres de Papineau à son épouse, des récits de voyage de M^{gr} Plessis, du «Testament» que rédige Chevalier de Lorimier en attendant la potence et de la supercherie signée Pierre de Sales Laterrière. Or, l'inclusion d'écrits qui, faute de publication, n'ont pas «circulé» entre 1806 et 1839, rappelle davantage la pratique traditionnelle des historiens

encyclopédiques que les principes théoriques énoncés dans les pages liminaires du travail collectif que voici.

De façon générale, on aurait souhaité que la *Vie littéraire au Québec* fasse suivre son survol inductif d'une vision synoptique, d'une synthèse qui n'aurait rien de réducteur dans la mesure où elle renverrait à l'érudition contenue ailleurs dans le même tome. Elle viendrait boucler la boucle mieux que ne le fait la conclusion (p. 483-488) et son dénouement donnerait un sens nouveau à tout ce qui précède, de la même façon que la mort de Chevalier de Lorimier avait éclairé sa vie d'un autre jour. En effet, le volume ne nous renseigne guère sur l'aboutissement du «projet national». Pourtant, dès mars 1839, le *Rapport* de Lord Durham est publié intégralement dans le *Canadien* de Québec. Malgré son importance évidente pour l'histoire et pour la littérature, ce document est passé sous silence dans le deuxième tome de la *Vie littéraire*, où le nom Durham apparaît seize fois en tout, dont deux fois en bibliographie (p. 62, 534). Neuf de ces occurrences sont cependant de simples mentions et deux autres sont des citations indirectes puisées, tantôt chez Mason Wade (p. 103), tantôt chez Beaudoin Burger (p. 135). Il n'y a que dans le chapitre sur «Les conditions générales» que l'on ait eu recours à l'original (p. 32 [2x], 61). Enfin, une seule allusion est faite à la fameuse allégation diffamatoire: «Au contraire, devant lord Durham, il [le Français Isidore Lebrun] affirme catégoriquement que le Canada est encore sans histoire ni littérature.» (p. 463) Ailleurs, on lit néanmoins que le Canada français crée «son nationalisme en réaction notamment à des écrits anglophones que nous avons voulu mettre en lumière pour qu'ils donnent son plein sens à la contribution francophone» (p. 3).

Tout en relevant de la *Quellenkritik*, ces détails font planer une ombre sur un ouvrage par ailleurs richement documenté. Il est malaisé de savoir, en effet, à quelle pré-compréhension l'auteur hendécacéphale fait appel et à quel public il s'adresse au juste. La parcimonie des renvois à la bibliographie secondaire s'explique sans doute par le caractère de l'ouvrage, qui fait le point sur le dix-neuvième siècle et fournit un canevas aux travaux ultérieurs. Elle pourrait toutefois donner l'impression au lecteur non averti que les résultats exposés sont tous issus de recherches originales, alors que la force de la *Vie littéraire au Québec* réside justement dans sa capacité de rendre accessibles des informations qui étaient jusqu'ici éparpillées çà et là. Une nette distinction entre les reprises et les innovations véritables aurait à mon sens contribué à en faire un *Baedeker* pour un public plus large que les seuls «dix-neuviémistes». Notons enfin qu'Ossian, classé dans l'*index nominum* (p. 566), n'est que le héros éponyme des poèmes de James MacPherson et que les premiers romans de Sir Walter Scott recevaient le nom générique de *Waverley Novels* (plutôt que *Waverly Novels*, p. 377).